

dans le paysage; il s'agissait de trouver le chemin qui conduisait à cette hutte.

C'était difficile, car la neige était déjà assez épaisse pour effacer toute trace de route ou de sentier; cependant, à l'extrémité de la clairière, à l'endroit où recommençaient les bois de haute futaie, il me sembla que le fossé de la grande route était comblé: là sans doute débouchait le chemin qui conduisait à la hutte.

C'était raisonner juste; nous descendîmes dans le fossé, et nous ne tardâmes pas à arriver à cette hutte.

Elle était formée de fagots et de bourrées, au-dessus desquels avaient été disposés des branchages en forme de toit; et ce toit était assez serré pour que la neige n'eût point passé à travers.

Cet abri valait une maison.

Plus pressés ou plus vifs que nous, les chiens étaient entrés les premiers dans la hutte, et ils se roulaient sur le sol sec, dans la poussière, en poussant des aboiements joyeux.

Notre satisfaction n'était pas moins vive que la leur, mais nous la manifestâmes autrement qu'en nous roulant dans la poussière; ce qui, cependant, n'eût pas été mauvais pour nous sécher.

—Je me doutais bien, dit Vitalis, que dans cette jeune vente il devait se trouver quelque part une cabane de bûcheron; maintenant la neige peut tomber.

—Oui, qu'elle tombe! répondis-je d'un air de défi.

Et j'allai à la porte, ou plus justement à l'ouverture de la hutte, car elle n'avait ni porte ni fenêtre, pour secouer ma veste et mon chapeau, de manière à ne pas mouiller l'intérieur de notre appartement.

Il était tout à fait simple, cet appartement, aussi bien dans sa construction que dans son mobilier, qui consistait en un banc de terre et en quelques grosses pierres servant de sièges. Mais ce qui, dans les circonstances où nous nous trouvions, avait encore un plus grand prix pour nous, c'étaient cinq ou six briques posées de champ dans un coin et formant le foyer.

Du feu! nous pouvons faire du feu.

Il est vrai qu'un foyer ne suffit pas pour faire du feu, il faut encore du bois à mettre dans le foyer.

Dans une maison comme la nôtre, le bois n'était pas difficile à trouver, il n'y avait qu'à le prendre aux murailles et au toit, c'est-à-dire à tirer des branches des fagots et des bourrées, en ayant pour tout soin de prendre ces branches çà et là, de manière à ne pas compromettre la solidité de notre maison.

Cela fut vite fait, et une flamme claire ne tarda pas à briller en pétillant joyeusement au-dessus de notre âtre.

Il est vrai qu'il ne brûlait pas sans fumée, et que celle-ci, ne montant pas dans une cheminée, se répandait dans la hutte; mais que nous importait; c'était de la flamme, c'était de la chaleur que nous voulions.

Pendant que, couché sur les deux mains, je soufflais le feu, les chiens s'étaient assis autour du foyer, et gravement, sur leur derrière, le cou tendu, ils présentaient leur ventre mouillé et glacé au rayonnement de la flamme.

Bientôt Joli-Coeur écarta la veste de son maître, et, mettant prudemment le bout du nez dehors, il regarda où il se trouvait; rassuré par son examen, il sauta vivement à terre, et, prenant la meilleure place devant le feu, il présenta à la flamme ses deux petites mains tremblotantes.

Notre maître était homme de précaution et d'expérience: le matin, avant que je fusse levé, il avait fait ses provisions de route: une miche de pain et un petit morceau de fromage; ce n'était pas le moment de se montrer exigeant ou difficile; aussi, quand nous vîmes apparaître la miche, y eut-il chez nous tous un vif mouvement de satisfaction.

Malheureusement, les parts ne furent pas grosses, et pour mon compte mon espérance fut désagréablement trompée; au lieu de la miche entière, mon maître ne nous en donna que la moitié.

—Je ne connais pas la route, dit-il, en répondant à l'interrogation de mon regard, et je ne sais pas si d'ici Troyes nous trouverons une auberge où manger. De plus, je ne connais pas non plus cette forêt. Je sais seulement que ce pays est très boisé, et que d'immenses forêts se joignent les unes aux autres: les forêts de Chaource, de Rumilly, d'Othe, d'Aumont. Peut-être sommes-nous à plusieurs lieues d'une habitation? Peut-être aussi allons-nous rester bloqués longtemps dans cette cabane? Il faut garder des provisions pour notre dîner.

C'étaient là des raisons que je devais comprendre, mais elles ne touchèrent point les chiens, qui, voyant serrer la miche dans le sac, alors qu'ils avaient à peine mangé, tendirent la patte à leur maître, lui grattèrent les genoux, et se livrèrent à une pantomime expressive pour faire ouvrir le sac sur lequel ils dardaient leurs yeux suppliants.

Prières et caresses furent inutiles, le sac ne s'ouvrit point.

Cependant, si frugal qu'eût été ce léger repas, il nous avait réconfortés; nous étions à l'abri, le feu nous pénétrait d'une douce chaleur; nous pouvions attendre que la neige cessât de tomber.

Rester dans cette cabane n'avait rien de bien effrayant pour moi, d'autant mieux que je n'admettais pas que nous dussions y rester bloqués longtemps, comme Vitalis l'avait dit, pour justifier son économie; la neige ne tomberait pas toujours.

Il est vrai que rien n'annonçait qu'elle dût cesser bientôt.

Par l'ouverture de notre hutte, nous apercevions les flocons descendre rapides et serrés; comme il ne ventait plus, ils tombaient droit, les uns par-dessus les autres, sans interruption.

On ne voyait pas le ciel, et la clarté, au lieu de descendre d'en haut, montait d'en bas, de la nappe éblouissante qui couvrait la terre.

Les chiens avaient pris leur parti de cette halte forcée, et, s'étant tous les trois installés devant le feu, celui-ci couché en rond, celui-là étalé sur le flanc, Capi le nez dans les cendres, ils dormaient.

L'idée me vint de faire comme eux; je m'étais levé de bonne heure, il serait plus agréable de voyager dans le pays des rêves, peut-être sur le "Cygne", que de regarder cette neige.

Je ne sais combien de temps je dormis; quand je m'éveillai, la neige avait cessé de tomber, je regardai au dehors; la couche qui s'était entassée devant notre hutte avait considérablement augmenté; s'il fallait se remettre en route, j'en aurais plus haut que les genoux.

Quelle heure était-il?

Je ne pouvais pas le demander au maître, car en ces derniers mois, les recettes médiocres n'avaient pas remplacé l'argent que la prison et son procès lui avaient coûté, si bien qu'à Dijon, pour acheter ma peau de mouton et différents objets, il avait dû vendre sa montre, la grosse montre en argent, sur laquelle j'avais vu Capi dire l'heure, quand Vitalis m'avait engagé dans la troupe.

C'était au jour de m'apprendre ce que je ne pouvais plus demander à notre bonne grosse montre.

Mais rien au dehors ne pouvait me répondre: en bas, sur le sol, une ligne éblouissante; au-dessus et dans l'air, un brouillard sombre; au ciel, une lueur confuse, avec de place en place des teintes d'un jaune sale.

Rien de tout cela n'indiquait à quelle heure de la journée nous étions.

Les oreilles n'en apprenaient pas plus que les yeux, car il s'était établi un silence absolu que ne venait troubler ni un cri d'oiseau, ni un coup de fouet, ni un roulement de voiture; jamais nuit n'avait été plus silencieuse que cette journée.

Avec cela régnait autour de nous une immobilité complète; la neige avait arrêté tout mouvement, tout pétrifié; de temps en temps seulement, après un petit bruit étouffé, à peine perceptible, on voyait une branche de sapin se balancer lourdement; sous le poids qui la chargeait, elle s'était peu à peu inclinée vers la terre, et quand l'inclinaison avait été trop raide, la neige avait glissé jusqu'en bas; alors la branche s'était brusquement redressée, et son feuillage, d'un vert noir, tranchait sur le linéol blanc qui enveloppait les autres arbres depuis la cime jusqu'aux pieds, de sorte que lorsqu'on regardait de loin on croyait voir un trou sombre s'ouvrir çà et là dans ce linéol.

Comme je restais dans l'embrasure de la porte, émerveillé de ce spectacle, je m'entendis interpeller par mon maître.

—As-tu donc envie de te remettre en route? me dit-il.

—Je ne sais pas; je n'ai aucune envie; je ferai ce que vous voudrez que nous fassions.

—Eh bien! mon avis est de rester ici, où nous avons au moins un abri et du feu.

Je pensai que nous n'avions guère de pain, mais je gardai ma réflexion pour moi.

—Je crois que la neige va reprendre bientôt, poursuivit Vitalis, il ne faut pas nous exposer sur la route sans savoir à quelle distance nous sommes des habitations, la nuit ne serait pas douce au milieu de cette neige; mieux vaut encore la passer ici; au moins nous aurons les pieds secs.

La question de nourriture mise de côté, cet arrangement n'avait rien pour me déplaire; et d'ailleurs, en nous remettant en marche tout de suite, il n'était nullement certain que nous pussions, avant le soir, trouver une auberge où dîner, tandis qu'il n'était que trop évident que nous trouverions sur la route une nappe de neige qui, n'ayant pas encore été foulée, serait pénible pour la marche.

Il faudrait se serrer le ventre dans notre hutte, voilà tout.

Ce fut ce qui arriva, lorsque, pour notre dîner.

Vitalis nous partagea entre six ce qui restait de la miche.

Hélas! qu'il en restait peu, et comme ce peu fut vite expédié, bien que nous fissions les morceaux aussi petits que possible, afin de prolonger notre repas.

Lorsque notre pauvre dîner, si chétif et si court, fut terminé, je crus que les chiens allaient recommencer leur manège du déjeuner, car il était évident qu'ils avaient encore terriblement faim. Mais il n'en fut rien, et je vis une fois de plus combien vive était leur intelligence.

Notre maître ayant remis le couteau dans la poche de son pantalon, ce qui indiquait que notre festin était fini, Capi se leva et, après avoir fait un signe de tête à ses deux camarades, il alla flairer le sac dans lequel on plaçait habituellement la nourriture. En même temps, il posa délicatement la patte sur le sac pour le palper. Ce double examen le convainquit qu'il n'y avait rien à manger. Alors, il revint à sa place devant le foyer, et après avoir fait un nouveau signe de tête à Dolce et à Zerbino, il s'étala tout de son long avec un soupir de résignation.

—Il n'y a plus rien: il est inutile de demander

Cela fut exprimé aussi clairement que par la parole.

Ses camarades, comprenant ce langage, s'étalèrent comme lui devant le feu, en poussant le même soupir, mais celui de Zerbino ne fut pas résigné, car à un grand appétit Zerbino joignait une vive gourmandise, et ce sacrifice était pour lui plus douloureux que pour tout autre.

La neige avait repris depuis longtemps, et elle tombait toujours avec la même persistance; d'heure en heure on voyait le tapis qu'elle formait sur le sol monter le long des jeunes cépées, dont les tiges seules émergeaient encore de la marée blanche, qui allait bientôt les englober.

Mais lorsque notre dîner fut terminé, on commença à ne plus voir que confusément ce qui se passait au dehors de la hutte, car en cette sombre journée l'obscurité était vite venue.

La nuit n'arrêta pas la chute de la neige, qui, du ciel noir, continua à descendre en gros flocons sur la terre lumineuse.

Puisque nous devions coucher là, le mieux était de dormir au plus vite; je fis donc comme les chiens et, après m'être roulé dans ma peau de mouton, qui, exposée à la flamme, avait séché durant le jour, je m'allongeai auprès du feu, la tête sur une pierre plate qui me servait d'oreiller.

—Dors, me dit Vitalis, je te réveillerai quand je voudrai dormir à mon tour, car bien que nous n'ayons rien à craindre des bêtes ou des gens dans cette cabane, il faut que l'un de nous veille pour entretenir le feu; nous devons prendre nos précautions contre le froid, qui peut devenir âpre, si la neige cesse.

Je ne me fis pas répéter l'invitation deux fois, et m'endormis.

Quand mon maître me réveilla, la nuit devait être déjà avancée; au moins je me l'imaginai; la neige ne tombait plus; notre feu brûlait toujours.

—A ton tour maintenant, me dit Vitalis, tu n'auras qu'à mettre de temps en temps du bois dans le foyer; tu vois que je t'ai fait ta provision.

En effet, un amas de fagots était entassé à portée de la main. Mon maître, qui avait le sommeil beaucoup plus léger que moi, n'avait pas voulu que je l'éveillasse en allant tirer un morceau de bois à notre muraille chaque fois que j'en aurais besoin, et il m'avait préparé ce tas, dans lequel il n'y avait qu'à prendre sans bruit.

C'était là sans doute une sage précaution, mais elle n'eut pas, hélas! les suites que Vitalis attendait.

Me voyant éveillé et prêt à prendre ma faction, il s'était allongé à son tour devant le feu, ayant Joli-Coeur contre lui, roulé dans une couverture, et bientôt sa respiration, plus haute et plus régulière, m'avait dit qu'il venait de s'endormir.

Alors, je m'étais levé, et doucement, sur la pointe des pieds, j'avais été jusqu'à la porte, pour voir ce qui se passait au dehors.

La neige avait tout enseveli, les herbes, les buissons, les cépées, les arbres; aussi loin que la vue pouvait s'étendre, ce n'était qu'une nappe inégale, mais uniformément blanche; le ciel était parsemé d'étoiles scintillantes, mais, si vive que fût leur clarté, c'était de la neige que montait la pâle lumière qui éclairait le paysage. Le froid avait repris, et il devait geler au dehors, car l'air qui entraînait dans notre cabane était glacé. Dans le silence lugubre de la nuit, on entendait parfois des craquements qui indiquaient que la surface de la neige se congelait.

Nous avions été vraiment bien heureux de rencontrer cette cabane; que serions-nous devenus en pleine forêt, sous la neige et par ce froid?

(A suivre)